

mot, où il lui serait donné de participer au sacerdoce du Fils de Dieu, et d'immoler l'Agneau sans tache. Il passa dans une profonde retraite la huitaine qui précéda ce jour pour lui à jamais mémorable. Ce fut Mgr Louis-Guillaume Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, qui, autorisé à cet effet par Son Eminence le cardinal Fesch, l'ordonna prêtre, le 22 juillet 1816. Il avait alors vingt-sept ans et deux mois.

La plupart des confrères qui s'étaient unis pour fonder la société de Marie, furent ordonnés avec l'abbé Champagnat. En se séparant pour aller chacun dans le poste que l'obéissance allait leur assigner, ils s'engagèrent tous à travailler et à faire tout ce qui dépendrait d'eux pour réaliser les desseins qu'ils avaient conçus ; ils convinrent aussi de s'écrire souvent, pour entretenir entre eux l'union qu'ils avaient formée, et pour conserver et faire croître l'esprit qui les animait.

Avant de quitter Lyon, l'abbé Champagnat se rendit à Notre-Dame de Fourvière pour se consacrer de nouveau à la sainte Vierge, et pour mettre son ministère sous sa protection. Après la sainte Messe, prosterné aux pieds de l'image de Marie, il prononça cet acte de consécration qu'il avait écrit, et que nous donnons textuellement : *Vierge sainte, c'est vers vous, comme vers le trésor des miséricordes et le canal des grâces, que j'élève mes mains suppliantes, vous demandant avec instance de me prendre sous votre protection, et d'intercéder pour moi auprès de votre adorable Fils, afin qu'il m'accorde les grâces qui me sont nécessaires pour faire un digne ministre des autels. C'est sous vos auspices que je veux travailler au salut des âmes. Je ne puis rien, ô Mère de miséricorde ! je ne puis rien, je le sens ; mais vous pouvez tout par vos prières. Vierge sainte, je mets toute ma confiance en vous. Je vous offre, vous donne et vous consacre ma personne, mes travaux et toutes les actions de ma vie.*

CHAPITRE QUATRIÈME

M. l'abbé Champagnat est nommé vicaire à La Valla. Etat de cette paroisse. Règlement de vie qu'il suit. Le respect et la soumission qu'il témoigne à M. le curé. Il ne fait rien sans le consulter. Il s'étudie à connaître le caractère des habitants de la paroisse, et s'efforce de gagner leur confiance. Ses premiers soins sont pour les enfants.

PEU de temps après son ordination, le 12 août 1816, l'abbé Champagnat fut nommé vicaire à La Valla, paroisse populeuse du canton de Saint-Chamond (Loire). Il se rendit sans différer à ce poste. Plein de sentiments d'humilité, en apercevant le clocher de La Valla, il se jette à genoux, demande pardon à Dieu de ses fautes, et le conjure de ne pas permettre qu'elles soient un empêchement au succès de son ministère. Il recommande ensuite à Jésus et à Marie les âmes qui vont lui être confiées, les priant de bénir ses travaux et tout ce qu'il était disposé à faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La paroisse de La Valla, sise sur le penchant et dans les gorges de la montagne de Pilat, est une des plus pénibles et des plus difficiles à desservir. Sa population, de deux mille âmes, est en grande partie disséminée dans des vallées profondes ou sur des montagnes escarpées. Impossible de donner une idée exacte du site de cette paroisse. De quelque côté que l'on passe, ce n'est que montées, descentes, rochers, précipices. Plusieurs de ses hameaux, situés au fond des gorges de Pilat, et éloignés d'une heure et demie du clocher, étaient presque inaccessibles, n'ayant pas même, à cette époque, de chemins praticables pour y arriver.

Les habitants de La Valla étaient bons et pleins de foi, mais très simples et très ignorants. Cette ignorance tenait à plusieurs causes, dont les principales venaient de la situation même du pays : la plupart des habitants, se trouvant disséminés et comme perdus dans des lieux écartés et de difficile accès, ne venaient que rarement à l'église. M. le curé, quoique bon prêtre, n'était pas apprécié ; un défaut de langue ne lui permettait pas d'instruire son peuple comme il eût été nécessaire, et rendait ses instructions pénibles, et par là même peu fructueuses à ses auditeurs. Enfin, la paroisse était sans instituteur pour les garçons. Telle était la situation physique et morale de la paroisse où fut envoyé M. Champagnat. Cet état de choses ne l'effraya pas : se confiant en la Providence, il se mit aussitôt à l'œuvre pour défricher le champ qui lui était confié. Avant d'entrer dans le détail de ses travaux, nous allons faire connaître le règlement qu'il s'était tracé dans la retraite préparatoire à son ordination, et qu'il suivit tout le temps qu'il fut vicaire à La Valla.

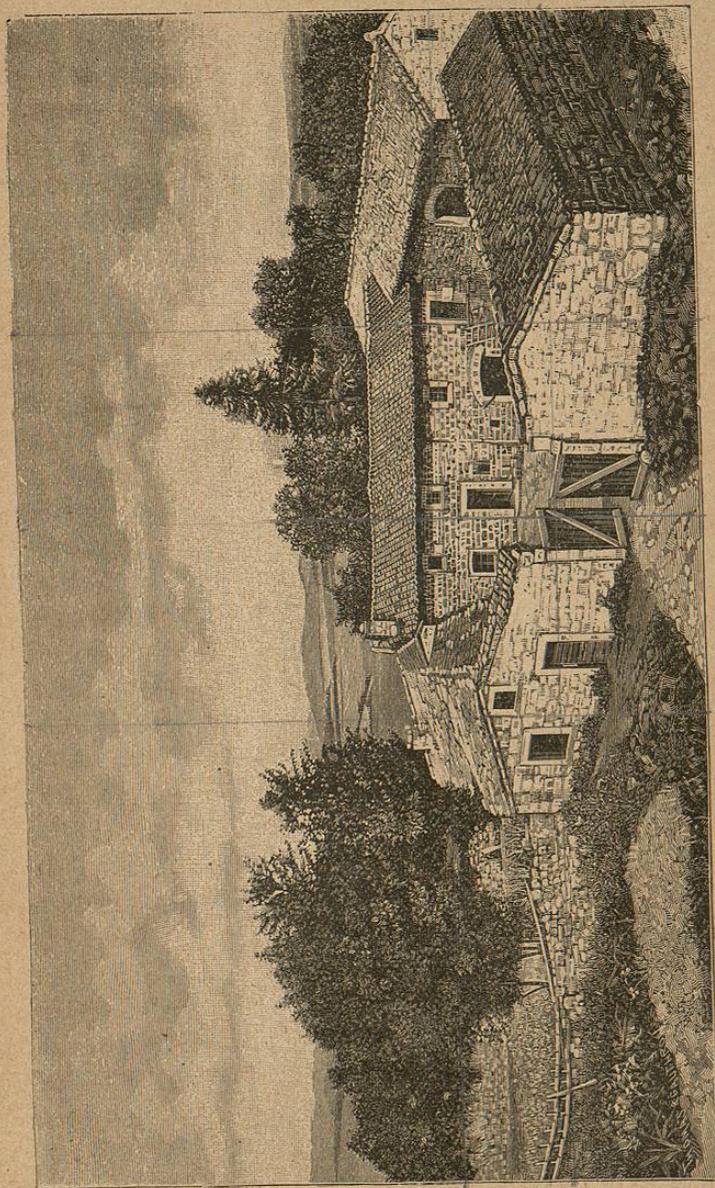
« Seigneur, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous. Je désire aussi moi-même être à vous par une oblation toute volontaire, afin de faire en tout votre sainte volonté, et de travailler efficacement à ma sanctification et à la sanctification des âmes que vous m'avez confiées. Dans cette intention, je vous promets d'être fidèle à ce qui suit :

« 1° Je ferai tous les jours au moins une demi-heure d'oraison ; et autant que possible, en me levant et avant de sortir de ma chambre.

« 2° Je ne ferai jamais l'oraison que je n'en aie prévu le sujet et que je m'y sois bien préparé.

« 3° Je ne dirai jamais la sainte messe que je n'aie fait auparavant un quart d'heure au moins de préparation. Après la sainte messe, je consacrerai de même un quart d'heure au moins à l'action de grâces.

« 4° Je lirai, une fois tous les ans, les rubriques du missel.



MAISON OU NAQUIT LE PÈRE CHAMPAGNAT (page 8).

« 5° Dans le courant de la journée, j'irai toujours faire une visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge.

« 6° Toutes les fois que je sortirai pour aller voir un malade ou pour quelque autre affaire, j'irai encore visiter le Saint Sacrement et la sainte Vierge. Je ferai de même une visite au retour, pour remercier Dieu des grâces qu'il m'aura faites, et pour lui demander pardon des fautes que je pourrais avoir commises.

« 7° Je ne manquerai pas, tous les soirs, de faire mon examen de conscience.

« 8° Toutes les fois qu'à mon examen, je me reconnaitrai coupable de quelques médisances, je me donnerai trois coups de discipline. Je ferai la même chose, quand je reconnaitrai avoir dit quelques paroles de vanité.

« 9° J'étudierai tous les jours la théologie pendant une heure.

« 10° Je ne ferai aucune instruction que je ne l'aie préparée.

« 11° Je me souviendrai sans cesse que je porte Jésus dans mon cœur.

« 12° Je me tiendrai en la présence de Dieu dans toutes mes actions, et je fuirai avec un très grand soin la dissipation.

« 13° Je m'appliquerai d'une manière particulière à la vertu de douceur ; et, pour gagner plus facilement le prochain à Dieu, je traiterai tout le monde avec une grande bonté.

« 14° Je consacrerai une partie de l'après-dîné à la visite des malades de la paroisse, s'il y en a.

« 15° Après ma messe, j'entendrai les personnes qui désireront se confesser ; le reste de la matinée sera consacré à l'étude, si je ne suis pas pris par quelque fonction de mon ministère.

« 16° Pour les repas, la manière de prendre la récréation et de faire les autres exercices de la journée, je me rappo-

cherai, autant qu'il dépendra de moi, du règlement du grand séminaire.

« 17° Je lirai ce règlement et ces résolutions, une fois tous les mois.

« 18° Toutes les fois que je manquerai à quelqu'un des articles relatifs aux exercices de piété, je me donnerai la discipline, en union aux souffrances de Jésus-Christ. Par cette discipline, je prétends faire un acte d'amour et un acte de foi, et je prierai la sainte Vierge de faire agréer elle-même cette chétive action à la très sainte Trinité. »

Pour compléter ce règlement, nous ajouterons qu'il se levait régulièrement à quatre heures, faisait sa méditation, se rendait ensuite à l'église pour dire la sainte messe, à moins que quelque circonstance ne l'obligeât à la retarder. Sa journée était partagée entre la prière, l'étude et les fonctions du saint ministère. Il sortait rarement et ne faisait de visites que pour voir les malades ou pour quelque autre œuvre de charité. Il prenait ses récréations avec M. le curé, ou s'occupait, pendant ce temps-là, à un travail manuel. Enfin, il se couchait ordinairement entre neuf et dix heures.

Dans le diocèse de Lyon, les vicaires habitent et vivent toujours avec le curé : bel usage qui ne contribue pas peu à maintenir entre les ecclésiastiques d'une même paroisse l'union et la charité sacerdotales. Ce fut une grande consolation pour l'abbé Champagnat de se trouver ainsi toujours avec le sien, de l'avoir pour surveillant de sa conduite, de profiter de son expérience, et de se former sous ses yeux et sous sa direction aux sublimes fonctions du saint ministère. Il eut constamment pour lui le plus profond respect, le plus grand attachement, et il lui en donnait en toute occasion des témoignages devant le public. Jamais il ne fit rien sans le consulter, il n'entreprit aucune bonne œuvre sans lui demander avis et lui faire agréer ses projets. Il se montra aussi toujours disposé, toujours prêt à le remplacer, quand il s'agissait de porter le saint Viatique aux malades qui se trouvaient dans

les hameaux écartés, ou des autres fonctions les plus pénibles du saint ministère. Mais la chose à laquelle il s'attacha plus particulièrement fut de lui gagner l'estime et l'affection des paroissiens. Partout et toujours il prenait son parti, soutenait son autorité, justifiait sa conduite auprès des personnes qui le blâmaient, et savait l'excuser, en donnant adroitement à ce qu'on lui reprochait une tournure favorable. Quoiqu'il eût quelquefois raison de se plaindre de lui, comme nous le verrons plus loin, il ne s'écarta jamais de cette conduite, lui restant toujours attaché et lui en donnant chaque jour des preuves, par le respect, la soumission, les égards qu'il avait pour lui, et par son empressement à l'obliger et à lui faire plaisir. En arrivant à La Valla, l'abbé Champagnat s'ouvrit à lui comme à un père, le pria de ne pas lui épargner ses avis, ses conseils, d'avoir la charité de lui faire remarquer ses défauts et de le reprendre de ses fautes.

C'est le bon curé qui, plus tard, rapportait lui-même ce fait, et il ajoutait : « La conduite de M. Champagnat était si régulière et si édifiante que, pendant les huit années que je l'ai eu pour vicaire, bien que je le suivisse de très près, pour lui faire plaisir, je n'ai pas trouvé l'occasion de lui faire remarquer ce qu'on peut appeler véritablement une faute ; mais j'ai eu souvent à modérer son ardeur pour le travail et son esprit de mortification. Si je l'avais laissé libre, il aurait passé une grande partie de la nuit à l'étude ou à la prière, et il se serait livré à des privations dans la nourriture qui auraient compromis sa santé. Ce sont là les deux seuls points sur lesquels j'eus des observations à lui faire, et je dois déclarer qu'il n'était pas de ces dévots entêtés qui ne suivent que les faibles lumières de leur propre esprit, qu'il reçut toujours mes observations avec respect, et s'y rendit sans contestation avec une entière soumission. »

Persuadé que, pour faire le bien et pour porter les hommes à Dieu, il faut avoir leur affection et leur estime, l'abbé Champagnat s'appliqua, dès son arrivée à La Valla, à gagner

la confiance des habitants de cette paroisse. Son caractère gai, franc, ouvert, son air simple, modeste, riant, bon et noble tout à la fois, lui servirent beaucoup pour cela. En passant dans les rues, et lorsqu'il rencontrait quelques personnes, il avait toujours un bon mot, une louange ou une parole de consolation, d'encouragement, de félicitation, à leur adresser. Parlant familièrement avec tout le monde, il savait se mettre à la portée de chacun, se plier à son caractère, entrer dans ses vues, dans sa manière de comprendre les choses; et, quand il avait ainsi préparé son esprit et son cœur, il terminait la petite conversation par une parole d'édification, par un bon conseil ou une douce réprimande, selon le besoin. S'il rencontrait des enfants, souvent il s'arrêtait pour leur dire un mot d'encouragement, leur faire une petite caresse, leur donner une image ou leur demander le catéchisme. Plein d'attentions et d'égards pour les vieillards, de condescendance et d'indulgence pour les jeunes gens, de charité, de compassion pour les pauvres, de bonté et d'affabilité pour tout le monde, il se faisait tout à tous pour leur faire aimer la religion et les gagner à Jésus-Christ. Mais ce qui contribua le plus à lui concilier l'affection et l'estime des fidèles, ce fut sa conduite édifiante, sa vertu, sa piété, sa régularité et son exactitude à tous ses devoirs. Il était toujours prêt, et se montrait toujours complaisant à quelque moment qu'on réclamât ses services ou qu'on l'appelât à l'église ou auprès des malades.

Ses premiers soins furent d'étudier l'esprit des habitants de La Valla, de connaître leur caractère, leurs bonnes qualités, leurs vices et leurs défauts, les abus et les désordres qui régnaient dans la paroisse. Après avoir acquis une connaissance suffisante de toutes ces choses, il se recueillit devant Dieu, dressa ses plans, forma ses projets, avec une rare prudence, pour réformer les abus, pour corriger les défauts, pour faire fleurir la piété et la vertu, pour rendre son ministère utile à tout le monde et pour faire le plus de bien

possible. Avant de rien entreprendre, il eut soin, comme nous l'avons déjà insinué, de soumettre tous ses projets à M. le curé, de prendre ses avis, de s'entendre avec lui sur toutes choses et de lui faire agréer tout ce qu'il désirait faire pour le bien de la paroisse. En agissant ainsi, il ne faisait sans doute que son devoir, mais nous devons faire remarquer qu'il aimait particulièrement la dépendance, qu'il avait un respect profond pour ses supérieurs, que jamais il ne voulut ni ne fit le bien selon son propre esprit, mais toujours selon leurs intentions et leur volonté. Sa maxime était que le zèle, pour être agréable à Dieu et utile au prochain, doit être réglé par l'obéissance; aussi, il aurait mieux aimé abandonner un projet, laisser une bonne œuvre, que d'entreprendre quoi que ce soit, contre la volonté de ses supérieurs ou sans avoir leur assentiment.

Bien plus, il ne se contentait pas qu'ils approuvassent en général le bien qu'il se sentait inspiré d'entreprendre, il suivait, dans le détail de sa conduite, leurs instructions et leurs conseils, persuadé que c'était là le vrai moyen d'épurer son zèle, de ne rien faire par les sentiments de la nature et d'obtenir la bénédiction de Dieu sur ses travaux.

Les premiers effets de son zèle furent pour les enfants; et dès les premiers jours qu'il fut à La Valla, il s'occupa de l'institution des frères. Mais, pour ne pas interrompre l'histoire de cette œuvre importante, avant d'en commencer le récit, nous ferons connaître ce qu'il fit pour le bien de la paroisse. Persuadé que des principes reçus dans la jeunesse dépend toute la suite de la vie, il prit un soin particulier des petits enfants, et s'attacha à les instruire solidement des mystères, des vérités de la religion, à les former à la vertu et à leur donner l'habitude des pratiques de la piété chrétienne. Il s'offrit de faire seul le catéchisme; il le fit en effet très exactement tous les dimanches, et, en hiver, la plupart des jours de la semaine. Sa manière d'expliquer le catéchisme était simple et familière. Il demandait d'abord la lettre, la

faisait apprendre par cœur à tous ceux qui savaient lire, et l'apprenait lui-même à ceux qui ne savaient pas lire ; ensuite il en développait le sens par de courtes sous-demandes. On l'écoutait avec un indicible plaisir ; car il avait un talent particulier pour captiver l'attention et pour faire comprendre ce qu'il enseignait. Les yeux de tout son petit monde étaient constamment fixés sur lui, tant il savait l'intéresser et piquer sa curiosité par des comparaisons, par des paraboles et par de petites histoires se rapportant au sujet qu'il traitait. Pour exciter l'émulation, il faisait quelquefois la même question à plusieurs ou leur présentait cette question sous différentes formes ; et, quand tous ceux qui étaient interrogés avaient répondu, il faisait remarquer la meilleure réponse et donnait une petite louange à celui qui l'avait faite. Au reste, il se gardait bien d'embarrasser les enfants ; au contraire, il leur aidait à dire ce qu'ils ne savaient qu'imparfaitement ; et s'il les voyait troublés, il les encourageait et leur insinuait la réponse.

Quoique bon et de facile accès, il conservait toujours un air grave et sérieux, tant à cause du respect qui est dû à la divine parole et à la sainteté du lieu où il la faisait entendre, que pour contenir les enfants dans le silence, la modestie et la retenue convenables.

Il sut prendre une telle autorité sur tous, qu'un mot de blâme, que la moindre punition intimidait les plus hardis et faisait trembler les autres. Un jour, un enfant s'étant permis de rire et de déranger son camarade, il l'appelle et l'envoie se mettre à genoux au milieu du chœur. L'enfant obéit, se tint à genoux d'une manière très édifiante, et bien que le catéchisme se fût terminé un moment après, et que tous ses camarades se fussent retirés, il resta dans la même position et avec le même recueillement et le même respect. M. Champagnat, touché de cette conduite, vient à lui, le prend doucement par le bras pour le relever, loue sa docilité et l'engage à se retirer. La bonté qu'il témoignait aux enfants, l'ascendant et

l'autorité qu'il sut prendre sur eux, l'attention avec laquelle on l'écoutait, firent une impression sur toutes les personnes qui en furent témoins ; et bientôt il se répandit dans la paroisse que le nouveau vicaire était un catéchiste accompli et un véritable ami de l'enfance. Rarement il lui arrivait d'être obligé de punir, et sa méthode était de conduire les enfants par les sentiments, par l'émulation, par les récompenses et par les louanges données à propos. Les récompenses qu'il donnait étaient des images, des sentences, des chapelets et autres choses semblables. Ces objets, quoique de peu de valeur étaient estimés au prix de l'or, et ceux qui avaient le bonheur d'en obtenir, les conservaient précieusement.

Pour rendre le catéchisme vraiment profitable aux enfants, il faut le leur rendre agréable. C'est ce que savait admirablement faire M. Champagnat ; aussi eut-il la consolation de voir ses catéchismes suivis avec la plus grande exactitude. Le froid, la neige, la pluie, rien n'était capable d'arrêter les enfants, quand il s'agissait d'aller au catéchisme. Plusieurs étaient à une heure ou une heure et demie et même deux heures de l'église, ce qui ne les empêchait pas d'y arriver toujours avant que le catéchisme fût commencé, et pourtant il avait lieu de grand matin. Souvent, il arrivait que quelques-uns se trouvaient à la porte de l'église avant le jour. Une fois entre autres, il y en eut qui, trompés par le clair de lune, partirent trop matin, firent une lieue, et se trouvèrent à l'église avant qu'elle fût ouverte. M. Champagnat, étant venu quelque temps après, avec une lanterne à la main pour dire sa messe, fut d'abord fort étonné d'apercevoir un groupe de personnes à la porte de l'église ; et ayant reconnu, en s'approchant, que c'étaient des enfants de son catéchisme, il en fut extrêmement touché. Après qu'il eut ouvert l'église, ils y entrèrent avec lui ; mais le bon père s'apercevant qu'ils s'étaient mis à genoux dans un endroit où ils étaient exposés à l'air froid de la porte quand on l'ouvrait, descendit du pied de l'autel, pour les faire avancer et placer en un lieu plus conve-

nable. Après la messe, il fit le catéchisme selon sa coutume, et loua publiquement le zèle et l'assiduité de ces enfants pour donner de l'émulation aux autres; leur recommandant toutefois de ne pas sortir si matin de leurs maisons, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque accident.

Il ne bornait pas ses soins aux enfants qui se préparaient à la première communion, il recommandait avec instance qu'on lui envoyât les plus petits. Mais, craignant avec raison que plusieurs parents, surtout parmi ceux qui étaient éloignés de l'église, ne tinsent pas compte de ses recommandations, par trop de tendresse pour leurs enfants ou par une crainte exagérée des accidents qui pourraient leur arriver, il prit un autre moyen pour attirer à son catéchisme ces innocentes créatures. Ce fut de promettre une récompense à quiconque lui amènerait un petit enfant. Cette pieuse industrie lui réussit à merveille. Dès le lendemain, plusieurs enfants arrivent tout joyeux, tout empressés au catéchisme, et lui amènent, l'un son jeune frère, l'autre son petit cousin, un troisième son petit camarade ou un petit voisin dont il s'est chargé de prendre soin, et qu'il doit ramener sans accident à sa tendre mère. Les récompenses promises ne se firent pas attendre, et la manière dont elles furent données, excita dans le cœur de tous le désir d'en mériter une semblable en amenant un petit compagnon. Bientôt le catéchisme fut très nombreux, bientôt il réunit tous les enfants de la paroisse. Le zèle de M. Champagnat dut sans doute être satisfait; mais Dieu lui en devait la récompense, et il ne tarda pas à la lui accorder. Un jour, un enfant qui se préparait à sa première communion, arrive avec son petit frère, et le lui présente pour avoir une image qui lui fut accordée aussitôt. Or, savez-vous qui était le petit enfant timide, plein de candeur et d'innocence, qu'on lui présentait? C'était Gabriel Rivat, plus tard, frère François, son successeur immédiat dans le gouvernement de l'institut qu'il devait fonder.

Les catéchismes de M. Champagnat étaient si intéressants,

que bientôt ils firent bruit dans la paroisse. Les grandes personnes voulurent les entendre, et le dimanche elles s'y rendirent en foule. Ces nouveaux auditeurs l'obligèrent à changer un peu la forme de ses instructions. Ainsi, après avoir développé la lettre de la leçon du jour par des sous-demandes claires, simples, et à la portée des plus faibles intelligences, il en tirait des conséquences morales pour le règlement des mœurs, et des réflexions propres à toucher les cœurs, et à les porter à la pratique de la vertu. Quel que fût le sujet du catéchisme, il savait en faire ressortir pour chaque état, pour chaque condition, pour chaque âge, ce qui convenait à la position et aux besoins de chacun, c'est ce qui faisait dire aux habitants de La Valla : « Il en a pour tout le monde, et personne ne va l'entendre sans apprendre ses vérités. »

CHAPITRE CINQUIÈME

M. Champagnat renouvelle la paroisse par ses sermons et ses instructions familières. Il corrige les vices et réforme les abus. Son zèle et sa charité pour les malades.

MONSIEUR Champagnat ne fit pas moins de bien par ses sermons que par ses catéchismes. En chaire, il était très véhément. Tout parlait en lui : son geste, son air modeste et pieux, le ton de sa voix, sa parole vive, forte et animée, tout était propre à impressionner ses auditeurs et à les toucher. Jamais il ne montait en chaire sans s'être pré-